

Lutter contre l'homophobie : un combat toujours d'actualité

Entretien avec Guillaume Tanhia, réalisé en 2004

Pourquoi l'homosexualité est-elle un tabou dans l'institution scolaire?

C'est un sujet sur lequel je me sens à la fois très concerné et, en même temps qu'il m'est difficile d'aborder. J'ai été familialement très éprouvé. Mon frère, - nous étions deux frères, lui, plus jeune de quatre ans - était homosexuel. Il a été une des premières victimes du sida. Il est décédé, il y a une quinzaine d'années. Je l'ai accompagné dans la mort dans des conditions éprouvantes. J'ai vécu une situation douloureuse, puisque je n'ai appris son homosexualité que lorsqu'il est tombé malade. Il ne m'en avait jamais parlé. Malheureusement, je ressens comme une forme de culpabilité, une sorte de malaise parce que je me suis toujours demandé pourquoi mon propre frère n'avait jamais osé m'en parler et pourquoi je n'ai moi-même pas su déceler plus tôt son homosexualité. C'est-à-dire six mois avant sa mort, à un moment où je ne pouvais lui en parler de manière sereine. J'ai fait une dépression assez grave à son décès. Une dépression qui s'est traduite physiquement : j'avais perdu la sensibilité. J'étais victime d'hypoesthésie. On pouvait me piquer et je ne sentais plus rien. J'avais perdu la sensibilité de la face mais aussi des membres supérieurs et du thorax. C'est un symptôme assez classique sur le plan des maladies neurologiques et qui est aussi un symptôme des grandes dépressions. Le caractère dramatique de cette

histoire personnelle explique mon implication, et, en même temps, il me rend un peu muet car ce que j'ai vécu c'est justement, avec du recul, l'incapacité d'aider mon frère à assumer son homosexualité et à le faire publiquement alors que mes convictions idéologiques et personnelles étaient de la plus grande ouverture. Je n'ai jamais manifesté le moindre soupçon d'homophobie. Néanmoins, mon propre frère jusqu'à 35 ans ne m'a jamais dit qu'il était homosexuel et je ne l'ai découvert que lorsqu'il était perdu.

Depuis, ma mère est décédée. Mon père, qui a plus de 80 ans, n'a jamais réussi à prononcer, avec moi, le mot « sida » ni le mot « homosexuel » depuis le décès de mon frère. C'est dire que le blocage reste total. Rien n'a pu être verbalisé avec un homme tel que lui. Même s'il a pu me dire, à l'occasion, lui qui était un bourgeois catholique traditionnel, que toutes ses catégories morales avaient volé en éclats. J'en ai moi-même parlé avec mes enfants mais cela reste une blessure très forte. Ce tabou me hante un peu parce que, c'est vrai, on peut être à la fois un homme prétendument ouvert sur le plan intellectuel, sur le plan politique et s'apercevoir que dans l'entourage le plus proche du plus proche, son propre frère... Visiblement je n'ai pas eu le comportement que j'aurais dû avoir puisqu'il n'a jamais osé m'avouer son homosexualité.

C'est une histoire personnelle douloureuse et cela me fragilise pour aborder cette question. Ce fut une rupture personnelle aussi. Mais sur ce qui se passe à l'école, je suis complètement... (silence) Ce n'est pas du tout une méfiance à l'égard de l'homosexualité, c'est une résistance qui tient à cette histoire personnelle. (silence) C'est vrai que j'ai beaucoup d'amis qui sont homosexuels et avec qui tout va très bien. D'ailleurs, je ne devrais pas avoir à dire cela. Qu'on soit obligé de dire qu'on a des amis homosexuels est

en soi un scandale ! On ne devrait pas avoir à se justifier, à expliquer. Cela va tellement de soi. Le fait qu'on le dise est scandaleux. Pourtant, c'est vrai que, travaillant aux questions scolaires, je n'ai jamais abordé ni même réfléchi en profondeur à cette question de l'homosexualité en situation scolaire. Jamais. Pourquoi? Il y a cet écart entre les convictions affichées et lucidement assumées puis les tabous sociaux et les blocages. Un des problèmes sur l'homosexualité, c'est cela. Pour dire les choses en d'autres termes : je pense que la quasi-totalité des parents que je connais, qui sont « progressistes » disent volontiers « Ça ne me dérange pas que mon enfant soit homosexuel » mais, en réalité, ils préfèrent que ce soit ceux des autres. Il y a cet écart entre les convictions officielles et la réalité. Nous sommes tous, en tout cas majoritairement, dans une conviction anti-homophobe, mais cela ne veut pas dire que nous sommes dans une réaction saine par rapport à cela. Probablement que, moi aussi, j'en suis victime à mon insu puisque je ne ai jamais perçue ou sentie cette question.

Au regard de la visibilité évidente et accrue de l'homosexualité dans la société et particulièrement dans les médias, comment expliquez-vous qu'elle ne puisse entrer dans l'école alors qu'elle est mieux admise dans la société?

Peut-on dire que c'est seulement à l'école? Je ne suis pas sûr que le monde de l'entreprise soit plus accueillant et que le tabou y soit moins fort. À l'école, avant de parler d'homosexualité, je pense qu'il y a un déni de la sexualité en général. Il y a cette espèce de fantasmagorie très forte de l'enseignant. Il n'aurait, en face de lui, qu'un être réduit au seul segment cognitif, c'est-à-dire se situant entre les cheveux et les sourcils. Le segment cognitif auquel il

s'adresse et auquel il va enseigner la loi de joule ou l'accord du participe passé. Ce déni de la sexualité est aussi un déni du corps, qui s'exprime dans l'organisation même de l'école. La manière dont le temps scolaire et l'espace sont organisés est un déni du corps. Nous savons bien que cette position assise, assujettie, est une forme de dressage ou de contrôle social. Après tout rien n'empêcherait un élève de pouvoir écouter un cours, avec beaucoup de bénéfice, en marchant. Il y a, globalement, dans l'institution scolaire une assignation des corps à résidence, une désincarnation du corps et une réduction du sujet au sujet épistémique, c'est-à-dire au sujet de connaissance. Cet a priori est inscrit dans notre histoire puisque, d'une certaine manière, les grands fondateurs de l'école républicaine, Ferdinand Buisson, Jules Ferry et tous les grands philosophes qui leur ont succédé, étaient dans l'hypothèse que l'école doit être ce lieu où le corps disparaît. Toutes les affections et toutes les appartenances sont niées.

L'enseignant ne s'intéresse pas, par principe, par professionnalisme, à tout ce qui ne relève pas de l'assimilation cognitive au sens strict. On peut dire que c'est structurel et pas anecdotique. Probablement, cela a fait, à un moment donné, progresser l'école, en gommant les appartenances sociales, mais beaucoup moins qu'on ne le dit. L'élève s'est trouvé réduit à une petite partie de lui-même. Cela se défend encore aujourd'hui. Certains considèrent que l'école n'a pas à se préoccuper de la sphère privée. On peut aussi dire, et c'est ma conviction profonde, que l'école ne peut pas faire comme s'il suffisait de décréter l'élève pour abolir tout le reste. Elle ne peut pas, sauf en niant tout ce que nous savons par ailleurs dans le domaine de la psychologie et de la sociologie, méconnaître que le cognitif n'est pas un segment isolé et abstrait, qu'il s'inscrit dans une personnalité et dans une histoire et que, à le traiter séparément, on ne lui donne pas les moyens de s'épanouir.

Quant aux apprentissages fondamentaux (la lecture, l'écriture, le calcul) et, au-delà, à propos des apprentissages du collège et du lycée, l'ignorance de l'histoire de la personne, qui a pu avoir un aspect « démocratisant » devient aujourd'hui une manière de couper l'élève du savoir puisqu'on ne s'adresse qu'à une petite partie de lui-même. Il ne sent pas impliqué ni concerné par ce qui lui est dit. Il vit ces savoirs comme étant totalement extérieurs. D'où la nécessité de repenser cette façon de concevoir l'école. Il ne s'agit pas pour autant de faire de l'école l'exaltation des individualités religieuses, sexuelles ou autres, mais d'accepter que ces individualités s'expriment.

L'universalité ne se construit que par l'expression des individualités, leur confrontation, leur dialogue et leur respect mutuel. Sur l'homosexualité, j'ai tendance à penser qu'il faudra que l'école soit attentive à ce sujet, qu'elle soit capable d'entendre cette souffrance pour aider les adolescents à ne pas vivre dans la honte ni dans la culpabilité. Il faudra faire entendre à ces enfants que les formes d'expression de leur sexualité sont tout aussi légitimes que celles des autres.

L'absence totale de l'homosexualité dans les manuels scolaires, n'est-ce pas mentir, transmettre des connaissances erronées, tronquées?

Ah si ! C'est difficile. Tout un contexte empêche explicitement ou implicitement d'aborder la question...

Mais ne pas évoquer l'homosexualité de Proust, c'est de l'ordre du mensonge, une forme de révisionnisme !

C'est vrai, c'est un mensonge mais un pieux mensonge

pour l'école puisqu'elle considère que la personnalité n'est pas importante au regard de l'œuvre. Sous ce couvert-là, elle n'évoque jamais la genèse et l'histoire. C'est un vrai débat. Il y a justement cette forte difficulté à enseigner, aujourd'hui liée à ce que les savoirs sont présentés indépendamment de l'histoire qui leur a donné naissance, indépendamment des trajectoires des personnes.

Je crois qu'il y a là un vrai problème pour beaucoup d'enfants. Le savoir perd son sens parce que l'historicité de son émergence n'est pas perçue. Je me bagarre pour que, lorsqu'on enseigne que la Terre tourne autour du Soleil, l'histoire de Galilée et la manière dont il s'est battu soient relatées. Cela pour donner aux élèves le sentiment que les savoirs ne sont pas inscrits de toute éternité. Ce ne sont pas simplement des éléments mis dans des programmes scolaires, ce sont des choses qui ont été construites à un moment donné, dans des circonstances données par des hommes concrets, faits de chair et de sang, qui pensaient, mais aussi souffraient, aimaient. C'est un vrai combat de dire cela.

Dans le même esprit, lorsqu'un enseignant parle de Proust ou de Lyautey sans évoquer leur homosexualité, ce qui est généralement le cas, c'est grave. Les savoirs ne sont pas émancipateurs dès lors que l'élève ne perçoit pas comment ils sont apparus. Sinon, ils sont vécus comme une imposition arbitraire. Les inscrire dans l'historicité, y compris de la personne qui les a élaborés, est un enjeu capital. Cela signifie, entre autre, parler de l'homosexualité quand elle est là. Cela signifie parler des conflits idéologiques dans lesquels les savants se sont notamment confrontés.

Comment agir concrètement?

Ce qui me choque, et les enseignants devraient être intransigeants à ce propos, je suis toujours intervenu moi-même, c'est sur tout ce qui relève du soi-disant humour ou de l'insulte à caractère homophobe. On n'a pas le droit d'accepter que des élèves racontent des blagues humiliantes. On n'a pas le droit d'accepter que « pédé » soit une insulte. C'est quelque chose sur quoi l'on devrait être beaucoup plus ferme. Dans mes classes, je n'ai jamais accepté cela. Hélas, ce n'est pas systématique. Pourtant, c'est de l'ordre du non négociable. Le même enseignant qui n'accepte pas qu'on traite un élève de « sale juif » ou « sale arabe » ne devrait pas accepter qu'on traite un élève de « pédé ».

Alors y aura-t-il, à court terme, des formations pour les enseignants ?

Je souhaite qu'on puisse le faire, mais j'ai tendance à penser que les blocages psychologiques sont encore lourds. Que les confusions entre pédophilie et homosexualité sont extrêmement préjudiciables, que les médias jouent un rôle pervers à ce propos.

Dans l'avenir, je souhaite qu'on traite cette question de manière plus globale dans le cadre de la laïcité, en tant que capacité à respecter toutes les différences sans renoncer à créer du lien commun entre les différences. Peut-être que par là, il sera possible de traiter du sujet l'homosexualité. En fait je m'interroge. Je m'aperçois que si, étant en face d'une classe de première, j'avais à aborder cette question, je serais incapable de le faire sereinement. Cela veut dire qu'il faut un travail social sur les représentations de l'homosexualité, et derrière cela un travail de formation. Il s'agit d'un travail de la société sur elle-même, pas

simplement des petits ajustements.

Que pensez-vous de la création d'un lycée homosexuel comme il en existe un à New York?

A priori, je suis contre toute forme d'établissement communautariste. Je crains les établissements ghetto qui pourraient donner bonne conscience à notre société. S'il s'agit d'enfants qui ont été harcelés ou agressés, on peut créer, en effet, des lieux pour les aider. Autant les communautés sont légitimes dans une société, autant je pense que la société ne peut pas être structurée sur une base communautaire. Quand je prends l'autobus, je n'ai pas à exiger que les autres passagers aient les mêmes goûts, les mêmes convictions que moi. Je dois respecter leurs différences. Il est inimaginable d'avoir des tribunaux pour les uns et des tribunaux pour les autres.

Quid d'une loi sur l'homophobie?

J'y suis favorable.

Ne court-on pas le risque d'une judiciarisation accrue où chacun poursuivrait le mot « pédé » proféré dans la rue?

En ce cas, plutôt qu'une loi, peut-être faudrait-il un texte constitutionnel qui réaffirme un certain nombre d'interdits fondamentaux : le racisme, le sexisme, l'homophobie... et qui réaffirme le droit de chacun à déterminer sa propre existence, sa propre manière de vivre dès lors que cela ne nuit pas à la société et ne met pas en péril physique ou

psychologique l'intégrité des autres individus. Plutôt que d'empiler les lois, faire un texte global qui ait valeur de symbole.